

Québec français



Le Journal de Charlevoix Un regard sur Québec en 1720

Emmanuel Bouchard

Number 151, Fall 2008

Québec vue par...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44087ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, E. (2008). Le Journal de Charlevoix : un regard sur Québec en 1720. *Québec français*, (151), 24–27.

LE JOURNAL DE CHARLEVOIX : UN REGARD SUR QUÉBEC EN 1720

PAR EMMANUEL BOUCHARD*



Le 23 septembre 1720, Pierre-François-Xavier de Charlevoix s'arrête sur les rives du Saint-Laurent avant d'entreprendre un voyage vers les Grands Lacs et le Mississippi qui le mènera jusqu'à Saint-Domingue. Il n'en est pas alors à sa première visite en sol américain : il a déjà séjourné à Québec entre 1705 et 1709, où il a enseigné au Collège des jésuites, avant de retourner poursuivre sa carrière à Paris, au Collège Louis-le-Grand. Il retrouve donc, quinze ans plus tard, une ville qu'il connaît relativement bien ; certaines observations sur Québec qu'il insère dans le *Journal d'un voyage fait par ordre du roi*, qui forme le troisième tome de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* parue en 1744¹, datent vraisemblablement de son premier séjour, dont la durée et les circonstances lui auraient permis d'accumuler de meilleures et de plus abondantes informations qu'en 1720.

Nous proposons un examen du regard que le jésuite porte sur la ville qui constitue, pour lui comme pour d'autres, le centre de « l'Empire François de l'Amérique » (J, t. I, p. 221). Mais situons d'abord brièvement le contexte dans lequel s'accomplit le second voyage de Charlevoix en Amérique.

Le voyage de Charlevoix

La présence des jésuites en Nouvelle-France a contribué d'une façon importante au maintien et au développement de la colonie. Au XVII^e siècle surtout, les missionnaires ont souvent été les premiers à entrer en contact avec les Amérindiens et ont, en cela, favorisé des alliances politiques et commerciales nécessaires à l'administration française. Bien que Charlevoix ait lui aussi exploré le territoire et rencontré ses habitants, autochtones et non-autochtones, son passage en Nouvelle-France au début du XVIII^e siècle se distingue de celui des missionnaires du siècle précédent, dont le principal objet était l'évangélisation des Amérindiens ; la visée scientifique (puis politique) en est claire et affirmée : le professeur historien reçoit l'ordre du Conseil de la Marine d'« aller dans les principaux postes de l'Amérique Septentrionale faire des enquêtes touchant la Mer de l'Ouest² ». En 1720, l'exploration de l'ouest du continent occupe et préoccupe, depuis déjà quelques années, les autorités coloniales, qui entrevoient par là la possibilité d'étendre leurs territoires et d'y établir des bases commerciales. Pour la France, la situation devient d'autant plus pressante que l'Angleterre, depuis le traité d'Utrecht de 1713,

contrôle la région de la Baie d'Hudson. Le voyage de Charlevoix s'inscrit donc dans le mouvement d'exploration amorcé au siècle précédent, notamment avec Louis Jolliet et le récollet Louis Hennepin : les affluents des Grands Lacs et du Mississippi permettraient d'accéder à des terres jusqu'alors inconnues ; il fallait, autrement qu'en spéculant, connaître la mesure et la configuration du continent nord-américain, qui avait maintes fois semblé infini à plusieurs voyageurs.

Charlevoix : historien de la Nouvelle-France

Charlevoix est un homme cultivé ; il a lu beaucoup, à tel point qu'on peut croire que sa connaissance du Nouveau Monde est moins concrète que livresque³. Dans l'*Histoire* comme le *Journal*, les critiques des œuvres ou des auteurs qui l'ont précédé abondent et les jugements du jésuite n'épargnent à peu près personne⁴. D'un point de vue discursif, elles ont l'avantage de donner de l'autorité à ses propres observations. Au mieux, elles concèdent à son discours le monopole de la vérité, comme le laissent paraître les premières lignes de la troisième lettre du *Journal*, entièrement consacrée à Québec : « toutes les Descriptions, que j'en ai vûes jusqu'ici, sont si défectueuses, que j'ai cru vous faire plaisir, en vous représentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France » (J, t. I, p. 211). Ailleurs, dans sa description de l'église du Collège des jésuites, Charlevoix n'hésite pas à citer et à remettre en cause le témoignage du baron de Lahontan pour mieux appuyer sa propre représentation des lieux :

« Je ne vous parle point des quatre grandes Colonnes cylindriques & massives, d'un seul Bloc d'un certain Porphyre noir comme du Geay, sans taches & sans fils, dont il a plu au Baron de LAHONTAN d'enrichir le Grand'Autel : elles y seroient beaucoup mieux sans doute, que celles, qu'on y voit, qui sont creuses, & grossièrement marbrées. On pardonneroit pourtant volontiers à cet Auteur, s'il n'avoit défiguré la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises. » (J, t. I, p. 226)

Si ces références directes ou indirectes à d'autres auteurs et les critiques qu'y joint Charlevoix ne suffisent pas à faire valoir le sérieux de sa propre entreprise, elles déterminent, dans une certaine mesure, le statut particulier du jésuite parmi les voyageurs et commentateurs de l'époque : l'homme n'est ni un simple aventurier, comme Lahontan, qui recueille au passage des observations éparses pour en faire des récits dans lesquels « le vrai [...] est [...] confondu avec le faux⁵ », ni plus un témoin un peu brouillon, comme Bacqueville de la Potherie, qui donne au public des « Mémoires assez peu digérés & mal écrits⁶ » ; il est historien, au sens où son œuvre, en plus de former une somme organisée d'une manière rigoureuse et qui témoigne d'un grand souci d'analyse, s'appuie sur des documents relatifs à l'Amérique et des relations de voyage qui, au XVIII^e siècle, commencent à former un corpus consistant et connu. Explicitement ou non, c'est ce que laisse entendre son discours.

La « Capitale de la Nouvelle France »

La description de Québec, principal objet de la troisième lettre du *Journal*, peut se diviser en trois parties : l'origine et la situation générale de la ville, ses principaux bâtiments (l'évêché, la cathédrale, le séminaire, le château Saint-Louis, l'église et la maison des récollets, le monastère des ursulines, le collège et l'église des

jésuites (l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital Général) et ses habitants. Charlevoix marque, d'entrée de jeu, son étonnement devant la situation géographique de la ville :

« Elle mérite véritablement d'être connue, n'y eût-il que la singularité de sa situation ; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puisse se vanter d'avoir un Port en Eau douce, à six-vint lieues de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus navigable de l'Univers. » (J, t. I, p. 211)

Peu avare de superlatifs, même lorsqu'il parle du Saint-Laurent, que bon nombre de voyageurs ont représenté tout autrement, en soulignant les difficultés de navigation qu'ils y trouvaient⁷, le jésuite conserve, dans son appréciation de la colonie, les valeurs et les références de son temps, celles de l'Antiquité romaine et du Royaume de France, à travers lesquelles il perçoit le Nouveau Monde. Les comparaisons s'accroissent d'une page à l'autre, tantôt pour marquer la grandeur du territoire qu'il a sous les yeux, tantôt, au contraire, pour déplorer l'aspect d'un édifice :

« La Cathédrale ne seroit pas une belle Paroisse dans un des plus petits Bourgs de France ; jugez si elle mérite d'être le Siège du seul Evêché, qui soit dans tout l'Empire François de l'Amérique, beaucoup plus étendu, que n'a jamais été celui des Romains. Son Architecture, son Chœur, son Grand'Autel, ses Chapelles sentent tout-à-fait l'Eglise de Campagne. » (J, t. I, p. 221)

Comme d'autres voyageurs de son époque, Charlevoix juge ce qu'il voit à l'aune de ce qu'il connaît : la « grande & belle Eglise » des Pères récollets « leur feroit honneur à Versailles » (J, t. I, p. 223) ; l'Hôpital Général, « la plus belle Maison du Canada, [...] ne dépasseroit point [les] plus grandes Villes de France » (p. 228).

Si Charlevoix apprécie, admire même la construction de certains bâtiments, il souligne plus d'une fois leur caractère inachevé, précaire : des édifices ont été détruits ou incendiés et on s'affaire à compléter leur reconstruction (le château Saint-Louis, par exemple) ; d'autres menacent de s'effondrer, comme le Collège des jésuites qui « dépare aujourd'hui la Ville » (J, t. I, p. 225), mais qui a été rebâti après le passage de Charlevoix et « est maintenant fort beau » (J, t. I, p. 225, note 30). C'est cependant moins l'image d'une ville en décrépitude qui domine dans le texte que celle d'une ville en transition. La description de l'évêché qu'il place en tête de liste demeure à cet égard la plus significative ; il convient de la citer en entier :

« Le Palais Episcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Bâtimens, que porte le Dessin, suivant lequel ce doit être un Quarré long. S'il est jamais achevé, ce sera un très-bel Edifice. Le Jardin s'étend jusques sur la Croupe du Rocher, & domine toute la Rade. Quand la Capitale de la Nouvelle France sera aussi florissante que celle de l'Ancienne (& il ne faut désespérer de rien, Paris a été lontems beaucoup moins que n'est Québec aujourd'hui) qu'autant que les yeux pourront porter, ils ne verront que Bourgs, Châteaux, Maisons de Plaisance, & tout cela est déjà ébauché : que le Fleuve de Saint Laurent, qui roule majestueusement ses Eaux, & les amène de l'extrémité du Nord, ou de l'Ouest, y sera couvert de Vaisseaux : que l'Isle d'Orleans & les Bords des deux Rivieres, qui forment ce Port, découvriront de belles Prairies, de riches Côteaux & des Campagnes fertiles, & il ne leur manque pour cela que d'être peuplées : qu'une partie de la Riviere Saint Charles, qui serpente agréablement dans un charmant Vallon, sera jointe à la Ville, dont

elle fera sans doute le plus beau Quartier : que l'on aura revêtu toute la Rade de Quays magnifiques : que le Port sera environné de Bâtimens superbes, & qu'on y aura trois ou quatre cent Navires chargés des richesses, que nous n'avons pas encore sçu faire valoir, & y apporter en échange celles de l'Ancien & du Nouveau Monde, vous m'avouerez, Madame, que cette Terrasse offrira un point de vûë, que rien ne pourra égaler, et que dès à présent ce doit être quelque chose de fort beau. » (J, t. I, p. 220-221)

D'une part, Charlevoix entretient de grands espoirs en dressant de Québec un portrait prospectif ou hypothétique, voire utopique, qui met l'accent autant sur la grandeur et la beauté du paysage que sur l'effervescence du commerce humain. L'historien rigoureux, qui tient à « donner une juste idée de [la] Ville » (J, t. I, p. 218) en la « représentant au vrai » (J, t. I, p. 211), se laisse ici emporter par une vision de l'Amérique qui, en 1720, apparaît déjà comme un lieu commun de la littérature de voyage : un territoire vaste et luxuriant, berceau de tous les possibles ; un pays potentiel. D'autre part, cette représentation, parce qu'elle touche davantage ce qui se trouve en périphérie du Palais épiscopal que l'édifice lui-même, révèle assez clairement ce qui impressionne plus que toute chose le jésuite en cette ville : la vue qu'on y a du fleuve, des montagnes, des prairies, de l'Île d'Orléans. Ce paysage et la possibilité de l'embrasser du regard prennent une place importante parmi les critères d'appréciation de tout ce que décrit Charlevoix, et il est significatif que le passage apparaisse au début de la lettre ; il donne réellement le ton à ce qui le suit. Plus loin, le voyageur notera, à propos du Séminaire : « Du Jardin on découvre toute la Rade, & la Rivière de Saint Charles, autant que la vûë peut s'étendre » (J, t. I, p. 221-222). Il soulignera encore « l'agrément de la vûë » du « Cap aux Diamants » (J, t. I, p. 222-223) et l'« assez belle vûë » (J, t. I, p. 227) qu'ont les religieuses hospitalières de leur maison attenante à l'Hôtel-Dieu. En revanche, près de la moitié de la description du Collège des jésuites porte sur sa mauvaise situation géographique :

« La situation n'en est pas même avantageuse ; il est privé du plus grand agrément, qu'on eût pu lui procurer, qui est celui de la vûë. Il avoit d'abord celle de la Rade en perspective, & ses Fondateurs avoient été assez bons, pour s'imaginer qu'on les en laisseroit jouir ; mais ils se sont trompés. La Cathédrale & le Séminaire leur font un masque, qui ne leur laisse plus que la vûë de la Place, laquelle n'a pas de quoi les dédommager de celle, qu'ils ont perduë. » (J, t. I, p. 225)

Il ressort de cette représentation que la ville brille moins par ses bâtimens, ses églises et ses rues que par son emplacement, par le paysage qui l'entoure et qu'on y découvre. Pour l'observateur jésuite, Québec forme un point de vue, une *posture* commode qui permet d'observer *autre chose* : la beauté et l'immensité de ce fleuve, principale voie de pénétration du continent nord-américain, accès direct à ce qui constitue encore le rêve d'un monde nouveau. Québec oblige le voyageur à *regarder* vers l'avant, dans l'espace comme dans le temps.

« Ceux qui l'habitent »

« Mais après vous avoir parlé du matériel de notre Capitale, il faut vous dire deux mots de ses principaux Habitans ; c'est son plus bel endroit, & si, à ne considérer que ses Maisons, ses Places, ses Rues, ses Eglises & ses Edifices Publics, on pourroit la réduire au rang des plus petites Villes de France, la qualité de ceux, qui l'habitent, lui assure le titre de Capitale. » (J, t. I, p. 231-232)

La dernière partie de la lettre contiendra les véritables vertus de Québec, qui n'ont été observées ailleurs qu'avec certaines nuances : c'est ce qu'annonce Charlevoix à sa destinataire et à ses lecteurs juste avant d'entreprendre le portrait des habitants de la ville. Après une longue énumération des administrateurs et des principaux groupes qui forment la colonie (le gouverneur, l'intendant, le Conseil supérieur, les marchands, les jésuites et les autres communautés religieuses, etc.), l'historien décrit brièvement les activités qui occupent toutes ces gens, et particulièrement celles des Canadiens (« Parties de promenades ; l'Été, en Calèche, ou en Canot ; l'Hyver, en Traîne sur la Nêge, ou en Patins sur la Glace », chasse, conversation). Ceux-ci, hommes ou femmes, sont physiquement « de belle Taille » et du « plus beau Sang du Monde ». Ils ont « l'esprit enjoué, les manières douces & polies [...] ; & la rusticité, soit dans le Langage, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les Campagnes les plus écartées ». Charlevoix remarque encore, à propos des « Créoles du Canada », qu'ils « respirent en naissant un air de liberté, qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie ». À propos de leur manière de parler, il ajoute : « nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre Langue. On ne remarque même ici aucun Accent ». Enfin, Charlevoix, comme d'autres voyageurs, note le goût des Canadiens pour le luxe et la dépense : « personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre ; sinon, on se retranche sur la Table, pour être bien vêtu¹⁰ ». (J, t. I, p. 234-235)



Voir Québec et vivre à jamais ! Je contemplerai sans fatigue, pendant toute une éternité, cet adorable panorama [...] le piédestal de Dieu.

William Kirby (1817-1906), *Le chien d'or*, 1876.

Ce portrait plutôt élogieux des Canadiens l'est d'autant plus que Charlevoix l'oppose, dans la suite, à celui des colons anglais. Le goût pour la dépense des Canadiens, par exemple, est plutôt représenté comme une qualité que comme un défaut :

« Il regne dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres Provinces du Continent de l'Amérique soumises à l'Empire Britannique, une opulence, dont il semble qu'on ne sçait profiter ; & dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aisance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la Culture des Plantations fortifient la Première, l'industrie des Habitans soutient la Seconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. » (*J*, t. I, p. 235)

Le jésuite distingue encore les Français des Anglais par leur attitude devant la guerre : les premiers veulent l'éviter « parce qu'ils ont beaucoup à perdre » ; les seconds « pour des raisons contraires, détest[ent] la Paix ». Ceux-ci ont su encore développer de bonnes relations avec les « Naturels du Pays » ; ceux-là « ne ménagent point les Sauvages, parce qu'ils ne croient point en avoir besoin ». En observateur lucide, Charlevoix note les aspects positifs et négatifs du caractère des Anglais et des Français, mais il se montre plutôt habile à négliger la portée de certains défauts français. Cette suprématie de la colonie française sur l'anglaise est d'ailleurs exposée dans la première phrase de cette dernière section de la troisième lettre (« qui ne connoitroit les deux Colonies, qui par la maniere de vivre, d'agir & de parler des Colons, ne balanceroit pas à en juger que la nôtre est la plus florissante ») et fait écho aux éloges avec lesquelles Charlevoix amorce sa description de Québec.

De l'automne 1720 à la fin de l'hiver 1721, Charlevoix aura fait un arrêt d'un peu plus de cinq mois à Québec, une halte forcée en quelque sorte, pendant laquelle il aura tenté de recueillir, auprès de différentes personnes, des informations sur le continent qu'il s'apprete lui-même à parcourir. À l'instar de son séjour, le portrait de Québec apparaissant dans le *Journal* est empreint de ce caractère transitoire. Plus généralement, il s'en dégage plus d'optimisme que de réelle admiration, comme si le jésuite, ne pouvant reporter sérieusement sur cette colonie encore naissante les idéaux de grandeur millénaires des vieilles villes européennes, s'en remettait à des valeurs *virtuelles* sur lesquelles il croyait possible de construire une vision cohérente et élogieuse de la capitale canadienne : la position géographique et la configuration de l'espace naturel remplacent les merveilles architecturales ; le point de vue sur le paysage périphérique, la disposition symétrique et ordonnée de la ville ; les qualités individuelles de ses habitants, la noblesse et le mérite de ses institutions et établissement humains. Cette rhétorique présente évidemment des avantages sur le plan discursif, mais elle révèle plus encore la persistance d'une vision de l'Amérique qui, en cette première moitié du XVIII^e siècle, a pris les caractères du mythe. Serions-nous tenté d'accuser Charlevoix de complaisance – ce n'est pourtant pas sa plus grande qualité – que nous reviendrait à l'esprit les espoirs et la foi inébranlables des missionnaires jésuites du XVII^e siècle, qui ont contribué à la naissance et à la diffusion de ce mythe ; tout historien qu'il soit, Charlevoix en est le digne successeur. Il reste chez lui – et sa représentation de Québec en témoigne – cet enthousiasme originel devant un monde à fabriquer. □

* Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Charlevoix revient en France en 1722. Occupé à d'autres ouvrages (un sur Marie de l'Incarnation, notamment), il doit retarder la publication du *Journal*, dont la rédaction, au reste, n'est pas encore complétée à son retour, selon Pierre Berthiaume (voir François-Xavier de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, éd. critique par Pierre Berthiaume, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1994, t. I, p. 53-54. Dans la suite, nous désignerons ce texte par le sigle *J*).
- 2 Lettre de Charlevoix au comte de Toulouse, datée du 20 janvier 1723, reproduite en annexe du *Journal* (t. II, p. 979-986).
- 3 Le titre que choisit Charlevoix, tout autant que la forme épistolaire (les lettres constituant l'œuvre sont destinées à la duchesse de Lesdiguières), risquent d'ailleurs de tromper le lecteur. En effet, le *Journal* est moins un témoignage personnel parsemé d'impressions et de commentaires ponctuels qu'une somme d'informations sur la réalité américaine (géographie, faune, flore, mœurs des Amérindiens, etc.). Pour réaliser cet inventaire, l'auteur a vraisemblablement compulsé des données dans les principaux ouvrages disponibles à l'époque (celui de son confrère Jean-François Lafitau notamment, *Mœurs des Sauvages américains*), « quitte à les retoucher sur le plan stylistique et à les compléter par des apports étrangers », croit Pierre Berthiaume, qui prétend encore que « Charlevoix aurait pu écrire son *Journal* sans quitter Paris » (*J*, t. I, p. 42-43).
- 4 À la fin du deuxième tome de son *Histoire et description générale de la Nouvelle France* (Paris, Pierre-François Giffart, 1744, p. xli-ixi), Charlevoix insère la liste des auteurs et des ouvrages qu'il a consultés pour rédiger son œuvre, qui comprend aussi le *Journal*, et présente un compte rendu critique de chacun d'eux.
- 5 *Ibid.*, t. II, p. lv.
- 6 *Ibid.*, t. II, p. lviii.
- 7 Plus d'un siècle avant Charlevoix, Samuel de Champlain décrit les « rochers et lieux fort dangereux » qu'il aperçoit entre l'île aux Coudres et Québec et qui compromettent la navigation (*Des Sauvages*, Montréal, Typo, 1993, p. 124 ; voir également Lahontan, *Œuvres complètes*, éd. critique par Réal Ouellet, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, t. I, p. 278). D'ailleurs, le jésuite lui-même, dans la deuxième lettre du *Journal*, confirme ces difficultés dans sa description du fleuve à la hauteur de l'île d'Orléans : « Des deux Canaux, qui forment cette Isle, il n'y a que celui du Sud, qui soit navigable pour les Vaisseaux. Les Chaloupes mêmes ne sçauroient passer par celui du Nord, que de Marée haute. Ainsi du Cap-Tourmente il faut traverser le Fleuve, pour aller à Quebec, & cette traversée a ses difficultés. Il s'y rencontre des Sables mouvans, sur lesquels il n'y a pas toujours assez d'Eau pour les plus gros Navires, ce qui oblige à ne s'y engager jamais, que quand la Marée monte » (*J*, t. I, p. 203).
- 8 Même s'il reconnaît certaines de leurs qualités, le baron de Lahontan donne, en 1702, un portrait des Canadiens nettement plus nuancé : « vous sçaurez que les *Canadiens* ou *Creoles* sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenans, braves & infatigables, il ne leur manque que la connoissance des belles Lettres. Ils sont presomptueux & remplis d'eux-mêmes, s'estimant au dessus de toutes les Nations de la Terre, & par malheur ils n'ont pas toute la vénération qu'ils devoient avoir pour leurs parens. Le sang de *Canada* est fort beau, les femmes y sont généralement belles, les brunes y sont rares, les sages y sont communes ; & les paresseuses y sont en assez grand nombre ; elles aiment le luxe au dernier point, & c'est à qui mieux prendra des maris au piège » (*Œuvres complètes*, éd. critique par Réal Ouellet, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, t. I, p. 623).
- 9 Chrestien Leclecq fait une observation semblable : on trouve au Canada « un langage plus poli [qu'en France], une énonciation nette & pure, une prononciation sans accent » (*Premier Etablissement de la Foy dans la Nouvelle France*, Paris, Amable Auroy, 1691, t. II, p. 15-16).
- 10 Bacqueville de la Potherie observe la même chose en 1722 : « [le Canadien] aime le bien, il le dépense assez mal à propos » (*Histoire de l'Amérique septentrionale. Divisée en quatre Tomes*, Paris, Jean-Luc Nion et François Didot, 1722, t. I, p. 367 ; voir également Lahontan, *supra*, note 8).